

# Tous pareils ? Tous différents ?

À notre droite, des enfants assis dans l'« autobus ». Ils fixent devant eux le chauffeur qui leur tourne le dos, ne les voit pas, ne les écoute pas, trop occupé par ce qui se passe devant lui : un tableau dont « le centre bat comme un tambour » sous les coups de boutoir du Savoir, sa raison sociale, son but, sa fonction. Il sait la présence des élèves mais ne réagit que lorsqu'ils font trop de bruit ou ne répondent pas à ses questions ou ses injonctions. Ignorés en tant qu'individus, confondus dans une même collectivité réduite à une collection / addition d'enfants reproduits à l'identique – sur le modèle de l'enfant de niveau moyen, calibré, standardisé –, ils observent « dans une attente endolorie » ces « lettres sans mots ni patrie »<sup>1</sup> que le maître inscrit pour leur gouverner au tableau noir de leur ennui.

À notre gauche, cette classe que vous connaissez tous et que, dans une image d'Épinal semblable par sa caricature ou son outrance (vraiment ?) à celle qui vient d'être décrite, on aime à se représenter comme une ruche laborieuse, à la fois bourdonnante et paisible, où les enfants, debout ou assis, travaillent sur leurs projets personnels, écrivent des textes libres, font des recherches pour une future conférence, s'entraînent et s'entraident sur des fiches adaptées à leur niveau, illustrent le journal, l'album de vie, la lettre collective aux correspondants selon une technique de leur choix... Où donc est le maître (que l'inspecteur, entré dans la classe sans frapper, cherche d'un œil inquisiteur – on a tous connu ça !) ? Là, assis parmi eux, il aide un enfant en panne d'inspiration. On se la représente d'autant mieux, cette classe, que nous, enseignants Freinet, l'avons sous les yeux tous les jours, même si tous les jours ne se ressemblent pas forcément et qu'il y en a de plus ruche que d'autres. On verra d'ailleurs dans ce numéro, sous la plume de Patrick Laurenceau, de Sylvie Choynet, de Daniel Gostain ou de Sabine Gessain, comment elle s'active, la ruche mythique mais non moins réelle, dans des situations où la diversité des enfants s'illustre dans des activités variées et adaptées à leur niveau, leurs besoins, leur désir.

Qu'est-ce qui se joue entre ces deux visions si diamétralement opposées de la salle de classe ?

D'abord, sans doute, l'histoire personnelle, comme le montre bien Nadège Pessognelli. Ou encore l'existence ou non d'une formation – on pourra lire, sous la plume de Marlène Pineau, une analyse particulièrement fine d'une journée consacrée à la différenciation. Mais pour certains enseignants, c'est la conscience de la nécessité, à la fois pédagogique et politique, de rompre l'injustice que représente « l'indifférence aux différences » dont parle Pierre Bourdieu, celle qui entérine et accentue les déterminismes sociaux et les inégalités qu'ils engendrent (voir l'extrait de Philippe Meirieu). Rompre avec cette injustice, ferment de la reproduction sociale dont l'école est l'agent, passe d'abord par la prise de conscience du mythe de l'homogénéité (Jean Astier dans ce numéro) et, en conséquence, par la prise en compte de la singularité de chacun, avec ses corollaires : l'écoute, la coopération, le partage du pouvoir, l'auteurisation.

Pour d'autres, c'est le désir de travailler dans le plaisir, et celui-là est on ne peut plus légitime : quoi de plus ennuyeux en effet qu'un travail répétitif et souvent inutile, désir d'autant plus efficace qu'*in fine*, il peut rejoindre, dans ses implications, les conclusions pratiques du premier ?

Enfin, bien plus modestement, pour d'autres encore, il s'agit de travailler dans un univers matériel différent de celui que fixe, dans l'imagerie ancienne mais encore opérante, la figure du maître à blouse grise et à moustache, debout sur son estrade et menaçant de sa baguette des gamins terrorisés, image à laquelle il est difficile de s'identifier aujourd'hui. Et si le désir de changer le décor était le moteur principal, pourquoi pas ? Car la force du matérialisme, c'est aussi de bouleverser incidemment les consciences : brûler l'estrade symbole de la hiérarchie des savoirs et du face à face scolastique, c'est, disait Freinet, commencer à changer le regard qu'on porte sur les enfants. À l'opposé de son quasi-homologue français, un proverbe allemand assure que « les habits font les gens » (*Kleider machen Leute*). Une classe où les tables sont disposées en U ou rassemblées pour un travail de groupes ne suffit pas à garantir une meilleure gestion de l'hétérogénéité naturelle à tout groupe humain et à plus forte raison celle d'une classe, mais incite le maître à instaurer le coude à coude et bouleverse peu à peu ses représentations, son comportement.

La conception matérialiste de la pédagogie Freinet s'appuie sur la conviction que ce qui se joue ne passe pas d'abord par l'excellence du maître, mais bien plutôt par celle des outils qu'il va mettre à la disposition de ses élèves. C'est grâce à ces outils, matériels (fichiers, brochures documentaires, imprimerie ou claviers...) ou institutionnels (conseil, texte libre, journal...), grâce à ces techniques, qu'il sera en mesure d'aborder sereinement l'incontournable hétérogénéité de la classe.

**Martine Boncourt**

1- Les trois expressions entre guillemets sont issues du poème « Mathématiques » de Jules Supervielle.